

## **Arsinée Khanjian** **Cinéma**

Jean Fugère

---

Mon Toronto

Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42472ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fugère, J. (1991). Arsinée Khanjian : cinéma. *Liaison*,(63), 28–29.

## A R S I N É E

## KHANJIAN



Je suis arrivée en 1984. Pour *Next of Kin*, le premier long métrage d'Atom Egoyan. J'avais décroché le rôle à l'audition de Montréal et ça tombait bien, j'avais envie de changer de ville. Il faut dire qu'arrivée du Liban au Canada, en 1974, je n'avais pas bougé de Montréal. Je ne connaissais pas du tout le reste du pays. Les gens me disaient : *T'es folle! Tu peux pas quitter Montréal pour Toronto, c'est une ville ennuyeuse...* Mais il y avait Atom, il y avait ce film, je ne voulais plus rester à Montréal et il fallait que ma vie aille dans une autre direction.

Toronto, j'aime beaucoup. Parce que c'est un monde qui n'est pas encore vraiment défini, où l'on peut tout remettre en question et où on le fait. C'est plein de potentiel. Toronto n'est pas du tout une ville stagnante — pensons à tous les gouvernements qui se sont succédé depuis dix ans — c'est une ville qui vibre. Ce ne sont pas les grandes vibrations, tout se passe dans le calme, c'est vrai, mais cela vibre. Bon, évidemment, le côté *politically correct*, comme on dit, est plutôt ennuyeux, ça manque d'humour, ça crée une personnalité qui a toujours peur d'aller aux extrêmes, mais quand même, c'est une ville qui n'hésite pas à poser les questions d'ordre social, politique, racial, d'orientation sexuelle, etc. Dommage, je trouve, que Toronto ne reconnaisse pas plus ses propres mérites, ses propres richesses. C'est une ville qui regarde toujours ailleurs en disant : *Ah! que je voudrais devenir New York! Ah! que je voudrais*



*devenir Londres!* Et pourtant il y a tellement de richesses, de ressources ici. Particulièrement sur le plan culturel, où la variété est d'ailleurs beaucoup plus grande que sur le plan économique ou politique, vu que l'infrastructure est toujours entre les mains d'un petit pourcentage de la population. Personnellement, je déplore que la vie culturelle ne soit pas intégrée davantage au reste de la société, que ce soit une vie de ghetto. Que les artistes soient aussi isolés, disons, que la communauté chinoise et que nous ne soyons qu'une autre des pièces de la mosaïque.

Sur le plan artistique, c'est une ville qui a fait un pas énorme au cours des dernières années. Dans le théâtre, dans le cinéma. Du jour au lendemain, l'Ontario est passé d'une société très anglo-saxonne et monolithique à une société diversifiée, à voix multiples. Par exemple, le cinéma torontois propose aujourd'hui une variété d'expressions, de person-

nalités. Et c'est précisément cette variété, cette diversité qui est le propre de la sensibilité ontarienne. On trouve du cinéma expérimental, des courts métrages, du cinéma d'auteur... Les films de Peter Mettler, de Bruce Elder, de Lauri Spring, de Michael Hoolboom, de Patricia Rozema ou de David Cronenberg sont très différents les uns des autres. Il faut dire que la tradition du cinéma en Ontario est très jeune. Il n'y a pas eu ici, comme dans le Québec des années 1960, des créations artistiques qui ont tracé le chemin.

32 ANS, ARMÉNIENNE  
D'ORIGINE, ENFANCE  
AU LIBAN, COMÉ-  
DIENNE. VEDETTE DES  
QUATRE DERNIERS  
FILMS D'ATOM EGOYAN,  
SON COMPAGNON DE  
VIE. TRAVAILLE AUSSI  
AU CONSEIL DES ARTS  
DE L'ONTARIO.



# POUR LE MEILLEUR ET POUR LE DIRE

Nous avons un cinéma sans tradition, sans référence, sinon peut-être David Owen et quelques autres, ce qui en explique aussi partiellement le côté aventurier, varié et très personnel. On se démarque en cela du cinéma québécois d'aujourd'hui, celui des jeunes cinéastes qui veulent à tout prix produire des films commerciaux, une tendance qui se fait au détriment du cinéma d'auteur dans la mesure où les organismes de subventions, comme la SOGIC priorisent les revenus et les ventes devant la création. À cet égard, en ce moment, le cinéma d'auteur est nettement plus favorisé en Ontario qu'au Québec.

Je souhaiterais d'ailleurs que les artistes franco-ontariens prennent leur place dans ce domaine. À l'heure actuelle, les réalisateurs travaillent pour TVOntario, pour l'Office national du film, et sont toujours du coup à la merci d'une certaine direction imposée par l'organisme. Le cinéaste franco-ontarien n'a pas, on dirait, assez confiance en lui-même, pour aller chercher des fonds à l'extérieur des organismes. Pour être vraiment indépendant, il faut avoir des moyens de production indépendants et malheureusement ça n'a jamais été encouragé chez les Franco-Ontariens. Si le réalisateur franco-ontarien n'a pas encore toute sa place dans la société, je pense que c'est dû, justement, à cette dépendance qui s'est créée au cours des années face à des programmes particuliers pour francophones.

Je trouve difficile de parler du caractère spécifique de la production anglophone. Au contraire du Québec, le Canada anglais a toujours été très réservé, timide par rapport à son caractère national. Ça n'a rien à voir avec la froideur et je crois qu'on interprète mal en disant que les Torontois sont des gens froids. C'est plus une question de réserve, de timidité, que de froideur. Et c'est sans doute cette timidité qui transparait dans la voix des cinéastes torontois dans la mesure où ils n'explorent pas directement le fait d'être torontois. C'est qu'aussi, dans leur approche, les anglophones n'acceptent le subjectif que s'il est objectif. L'introspection est presque tabou. C'est perçu comme une complaisance. Alors on préfère le détour de l'ellipse, on préfère les métaphores, on préfère dire entre les lignes.

Je crois que je suis de passage, que j'aimerais un jour aller vivre ailleurs. Il faut dire que je ne me suis jamais sentie absolument chez moi nulle part, même en moi, je ne suis pas toujours chez moi. Mais même si je ne pourrai jamais m'identifier à une culture ou à une autre, j'aimerais me retrouver un moment au sein d'une culture qui a une certaine histoire. En France, par exemple. Cela dit, je reviendrai toujours au Canada, je ne sais pas, il y a quelque chose que je sens de plus en plus, je m'attache à ce pays. C'est un pays très doux.



## Mes trois ★★★

Claire Coulter, parce qu'elle est indéfinissable, qu'elle est la seule à pouvoir être ce qu'elle est. Et puis c'est une excellente comédienne. C'est un modèle pour moi.

Doug Clark, le photographe, pour sa façon particulière de parler de la mémoire et son art des textures.

La dramaturge Judith Thompson, parce que c'est une passionnée, qu'elle va jusqu'au bout et que ses personnages, d'une grande complexité, sont de magnifiques défis pour les acteurs.

## Où j'aime aller...

En l'absence de cafés où je pourrais aller lire, je monte dans mon studio, chez moi. Parce que j'aime y lire, m'y recueillir.

Au cinéma Carlton, pour tous les films étrangers, pour les salles et pour le café.

## Si Toronto était...

Un titre de film? Ce serait *À la recherche de mon image*, parce que c'est une ville qui a définitivement une identité mais qui ne l'a pas encore confirmé. Ce serait un psychodrame.

Une femme? Imposible. Trop sérieuse. Toronto ne charme pas du tout naturellement. L'on peut être charmé par Toronto mais c'est que l'on veut être charmé par Toronto.

EN AMÉRIQUE  
DU NORD, TORONTO  
EST LE TROISIÈME  
CENTRE DE PRODUCTION DE FILMS ET DE VIDÉOS. APRÈS NEW YORK ET LOS ANGELES, ON L'APPELLE L'HOLLYWOOD DU NORD. PLUS D'UN MILLIARD DE DOLLARS DE CHIFFRE D'AFFAIRES. LE FESTIVAL DES FESTIVALS, LES CINÉMAS DE RÉPERTOIRE, DEUX, TROIS FESTIVALS PARALLÈLES DE FILMS ET DE VIDÉOS, LE CANADIAN CENTER FOR ADVANCED FILM STUDIES, ET, DEPUIS UN AN, LA CINÉMA-THÈQUE ONTARIO LA VILLE COMME PARADIS DES CINÉPHILES.